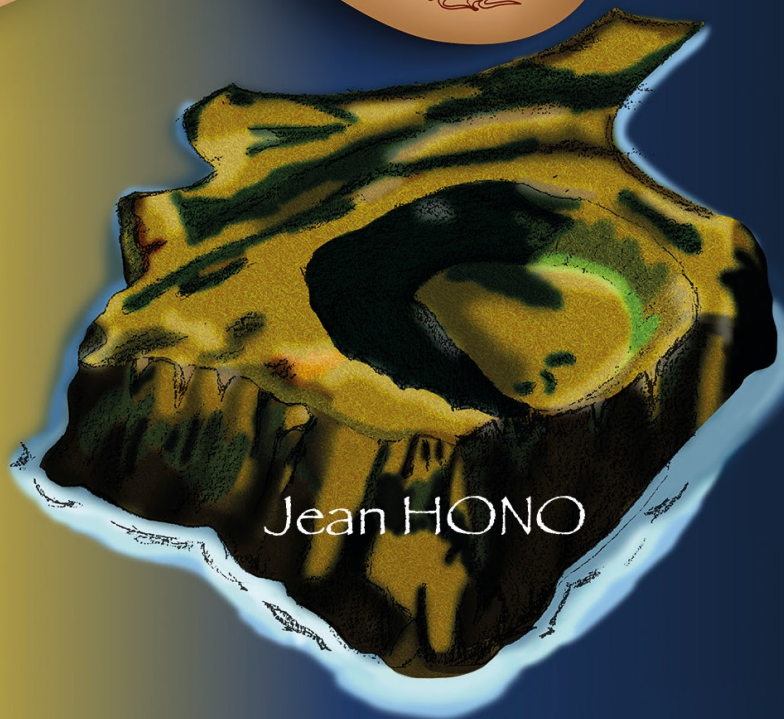


13 Ohina

Les Deux Voyages de Hina



Jean HONO

Jean Hono

13Ohina

Les Deux Voyages de Hina

© Jean Hono, 2022

ISBN numérique : 979-10-405-1300-1

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

À Leilah, Puna a Mahai mon épouse chérie.

Avertissement

Les personnages de cette histoire sont fictifs, et toute ressemblance avec des personnes existantes ou ayant existé, serait purement fortuite.

L'Histoire se passe pendant 13 jours ou nuits¹ du calendrier lunaire polynésien, certaines dans le monde réel, et d'autres dans un rêve.

Ces jours et nuits ne sont généralement pas successifs.

Les chapitres sont nommés du nom de la lune – '*Ohina* – correspondante, cette lune conférant des qualités particulières aux événements.

À noter que le temps du rêve, n'est pas nécessairement celui du monde réel.

La langue utilisée dans les dialogues est le français/polynésien populaire du XX^{ième} siècle.

Il s'agit d'un français un peu approximatif, enrichi ou enjolivé de mots polynésiens, pas encore d'un créole.

Tous les mots polynésiens ne sont pas systématiquement traduits, le sens de ceux, pour qui ce ne serait pas le cas, apparaît plus ou moins progressivement dans la suite du texte.

Pour les autres mots étrangers, également en italique mais systématiquement traduits en bas de page avec mention de la langue d'origine, l'Auteur vous renvoie aux différents dictionnaires, dont certains « en ligne » pour lesquels les références et adresses sont données à la fin du lexique.

Le Narrateur, quant à lui, essaye d'écrire correctement le français.

Ce dernier, essayant fréquemment de dévier le cours de l'Histoire initialement prévu, peut parfois échapper au contrôle rigoureux de l'Auteur.

Nous avons cru bon, pour cela, de prévoir une « note du narrateur » (N.d.N.) en plus de la traditionnelle « note de l'auteur » (N.d.A.) afin de lui laisser un peu de cette liberté d'expression qui nous est si chère...

Pour le lecteur curieux, quelques indications concernant la prononciation des mots polynésiens, en caractères italique dans le texte :

Le « u » se prononce « ou » et le « e » se prononce « é » comme dans « été ».

Le « h » est aspiré, toutes les lettres se prononcent et il n'y a pas de diphtongue, sauf parfois « ae » donnant « è » comme dans « marae » (le temple païen) ou, plus rarement, « au » qui, au lieu de « a-ou » peut s'entendre « o » comme dans « vau » (je, moi).

Le « *eta* », signalé par une apostrophe, correspond à une consonne « restée coincée au fond de la gorge ». Lorsqu'il se trouve en début de mot, il nécessite une voyelle euphonisante (le plus souvent « e ») pour pouvoir être « prononcé » comme pour le mot '*aina* (la patrie) où, dans ce cas, le *eta* remplace la consonne k de *kaina* ou *kainga* en *pa'umotu* notamment. Pour dire « patrie », il faut donc dire : *e 'aina*, ce qu'on pourrait noter pour plus de précision *e 'kaina*.

Les voyelles longues, sont indiquées par une barre supérieure ou «*tārava*», indiquant une voyelle plus longue que les autres dans le même mot.

Ces deux derniers points, s'ils sont omis, n'empêchent pas – le contexte aidant – la compréhension des mots, mais peuvent entraîner parfois des malentendus, sources de fous rires ou de discussions sans fin...

Enfin, les mots polynésiens étant invariables, au pluriel je n'ai pas cru bon de leur ajouter le « s » français final, alors qu'il est normalement indiqué par une particule séparée (*mau*, *nau*...).

Prologue

J'ai rencontré cette histoire sur une île d'Océanie, sur un temple païen très ancien, îlot de jungle perdu au milieu des champs d'ananas.

Personne ne foulait plus son dallage depuis très longtemps, il était réputé maudit.

Même après plus de deux cents ans de « civilisation » forcenée, il y avait toujours d'anciennes légendes qui se racontaient « sous le *tapa*² » dans les familles.

On avait oublié leur origine et leur usage, et le temps les avait souvent déformées, mais on n'efface pas des traditions millénaires d'un coup de sabre ou de goupillon.

Ils croyaient, en particulier, que leurs ancêtres, qu'ils nommaient « *Tupuna* », pouvaient revenir de l'au-delà, pour leur venir en aide, ici-bas.

Superstitions que tout cela !

Malgré les conseils des gens du lieu, sourire aux lèvres, j'affrontai la malédiction, et y pénétrai.

Elle attendait, à l'affût derrière un banian, probablement depuis des siècles ...

Comme tout être vivant, une Histoire a un besoin impérieux de se reproduire, cherchant une conteuse, conteur, auteure ou auteur, pour croître et multiplier.

Elle avait appris l'existence de l'Écriture.

Même si ce mode d'expression lui paraissait bien pauvre, ayant vu de trop nombreuses amies disparaître par interruption de la transmission orale, elle décida qu'il lui fallait un écrivain.

J'essayai de me défendre, prétextant que je n'avais jamais rien écrit de ma vie, rien de sérieux en tout cas...

Rien n'y fit et, sans que je m'en rende compte, elle me posséda insidieusement.

On me retrouva quelques jours plus tard, errant au milieu des rangs d'ananas, les cheveux blanchis...

Depuis, elle reste derrière mon épaule, surveillant ce que j'écris, me susurrant

de traîtresses paroles d'amour, habitant mes pensées, jour et nuit, m'empêchant de dormir...

Je sais que, lorsque j'aurai écrit le mot « Fin », ce sera aussi la mienne.

N'ayant plus besoin de moi, elle m'abandonnera au bord du chemin, épuisé et exsangue...

MAITU, 14^{ième} lune du mois ārehu

Teura³ se réveilla en sursaut, encore ce fichu rêve....
On n'était qu'au début de la saison des pluies.
Il ne pleuvait pas encore, mais il faisait déjà très chaud.

Elle n'avait pas entendu l'Otkon rentrer, encore en bringue au « café de l'amour »....

Elle fit glisser les shojis de sa chambre.
La pleine lune éclairait la piscine, elle entra dans l'eau avec délectation.

Elle n'en sortit que de longues minutes plus tard, resta allongée sur le rebord, offerte à la lune, et s'endormit dans les parfums de gardénia, jasmin et ylang-ylang du jardin.

Même le chant du coq de trois heures ne la réveilla pas.

Tōrīrī la surprit au petit matin.

Cette petite pluie fine jouait avec les rayons du soleil naissant et enfantait un arc en ciel qui glorifiait la montagne toute proche.

C'était l'heure d'aller au boulot.

Elle prit sa douche et s'habilla rapidement, une grosse mangue lui servirait de petit-déjeuner.

L'Otkon était finalement rentré, mais *ta'ero*⁴ comme il était, il s'était écroulé à la sortie du garage et ronflait bruyamment, à même le sol.

Elle enjamba son « cadavre » avec la vague envie de le piétiner de ses talons '*āpī*⁵, mais bon, ...trop salissant !

Une fois de plus il avait emprunté sa voiture. Elle vérifia qu'il n'avait pas fait de nouvelles bosses ou éraflures, puis, l'abandonnant là, démarra et s'engagea sur la route sinueuse qui descendait vers la ville.

Ses études supérieures à *Vaihi*⁶ lui avaient permis d'obtenir un bon job dans l'administration du pays et de mener une vie confortable et indépendante, malheureusement parasitée par cet imbécile d'ivrogne dont elle ne savait plus

comment se débarrasser.

Elle n'en avait jamais voulu, il avait débarqué de métropole, avec une amie à elle, partie depuis des années.

Dès son arrivée elle l'avait fait cocu, puis avait rejoint son île en le laissant là ! Tu parles d'un cadeau !

Il ne devait rester chez elle que quelques temps, le temps de trouver un boulot ou de faire des affaires....

Et ça faisait déjà un an qu'il était là, vivant de petites magouilles – en lui piquant des sous aussi – des projets plein la tête, probablement creuse, et qui n'aboutissaient jamais.

En plus, mauvais baiseur, bref le loseur dans tout son *Hanahana*⁷ !

Elle gara sa voiture sur le parking de la direction des affaires sociales, et rejoignit son bureau au premier étage.

Une *mama* passait de bureau en bureau pour vendre des couronnes de fleurs.

Teura lui acheta un *pō'ara*⁸ « *tiare et miri* » dont l'odeur lui rappelait vaguement celle du *Kumuhei*, le santal en moins.

Le parfum des fleurs fraîches, avec celui du mono'i, était le seul qu'elle tolérait.

Elle ne supportait pas qu'on envahisse son espace olfactif avec des eaux de toilette bon marché, déversées à profusion, ou, pire encore, avec l'odeur « naturelle » des étrangers qui oublient de se baigner régulièrement, ou de changer de linges.

Sous notre climat c'était épouvantable !

Apparemment, ils ne s'en rendaient pas compte, devant vivre avec depuis des années !

Auē te hau'a ta'ata⁹ !

Elle fixa la petite couronne à son chignon, et se mit au travail.

Des piles de dossiers occupaient l'essentiel de la surface de son immense bureau...

Le téléphone sonna :

— *Iaorana* chérie, on déjeune ensemble ?

C'était Poerava¹⁰ son amie *Pa'umotu*¹¹, aussi *siki*¹² qu'elle était pâle.

Elles s'étaient connues dans un groupe réputé de danse traditionnelle.

— Oui, avec plaisir. À l'endroit habituel ?